



04 : 03

JULIE BLASZCZYK

Julie Blaszczyk

04 : 03

© Julie Blaszczyk, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4986-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Elles ont surgi dans ma nuit et ne l'ont plus quittée.
Elles ne m'ont plus quittée.
Et quand elles auront disparu, elles seront toujours là.
Elles font partie de moi désormais.*

*Au début, elles m'ont dérangée. Je ne les attendais pas.
Elles venaient bouleverser mon équilibre.
Je les ai rejetées. Je n'en voulais pas. J'ai tenté de fermer les yeux.
Et puis j'ai réalisé que cela ne fonctionnait pas comme ça.*

*Alors, malgré moi, je les ai apprivoisées.
Et là, j'ai compris qu'elles venaient peut-être me sauver.
D'une dérive imperceptible.
D'un naufrage devenu imminent, inéluctable.*

Première partie

Octobre – Novembre

I.

Je n'ai pas toujours été insomniaque.

Au contraire, j'ai toujours dormi d'un sommeil régulier et réparateur. Peuplé de temps à autre de rêves récurrents. La perte de mes dents. L'arrivée le matin à l'école les fesses nues sous ma jupe. L'impossibilité de bouger face à un assaillant sans visage.

Souvent, je vole. Rêve étrange et pénétrant. Dans les rues des villes, virevoltant entre les tours des immeubles. Ou très haut dans le ciel, planant au-dessus d'une nature idyllique. J'en ressens toutes les sensations, la vitesse et le vent sur ma peau, les changements brusques d'altitude dans mon ventre. Comme si c'était vrai.

Des songes universels qui, lorsqu'ils me réveillent, ne m'empêchent jamais de me rendormir paisiblement jusqu'au petit matin.

Je me suis toujours endormie très facilement aussi. Et là d'ailleurs n'est pas le problème. Encore aujourd'hui, à peine la tête posée sur l'oreiller, je sombre en quelques instants.

Non. Le problème n'est pas là.

Cela a commencé il y a quelques mois. Quand exactement ? Je ne saurais le dire. C'était vers l'automne.

Elles sont arrivées à la fois soudainement et sournoisement. Soudainement parce qu'il leur a suffi d'une fois, d'une nuit, pour ne plus me laisser de répit. Sournoisement parce qu'au début, je n'ai pas vraiment compris, ou je n'ai pas voulu comprendre, qu'un changement radical, se mettait silencieusement en place.

Un soir, je me suis couchée. Comme tous les soirs. Meticuleusement démaquillée, crèmes de nuit appliquées, lentilles de contact dans l'étui, haleine fraîche, cent coups de brosse dans les cheveux. Avant de me glisser dans les draps frais et blancs, je n'imaginais pas que c'était la dernière vraie nuit qu'il me serait donné de vivre avant longtemps.

J'ai dormi complètement, paisiblement, comme d'habitude. À peine ai-je senti l'arrivée de Paul près de moi, plus tard dans la soirée. Mon esprit, déjà engourdi, sort toujours un peu de sa torpeur tandis que son corps chaud se plaque contre mon dos, que son bras s'enroule autour de mon épaule, que ses jambes s'enchevêtrent dans les miennes, et que son souffle tiède vient chatouiller ma

nuque, y déposant un baiser. Quelques mots tendres, toujours les mêmes, sortent d'une bouche qui est pourtant la mienne mais semble appartenir à une autre. L'instant d'après, je replonge plus profondément et avec encore plus de délices dans les méandres de ma nuit. Jusqu'à sept heures trente, où les nouvelles de France et de Navarre délivrées par mon radio réveil, parviennent jusqu'à ma conscience et la laissent émerger doucement.

Une journée comme les autres s'est déroulée, je suis allée travailler, c'était en semaine.

Quoiqu'il en soit le soir venu, je me couchais de nouveau. Meticuleusement démaquillée, crèmes de nuit appliquées, lentilles de contact dans l'étui, haleine fraîche, cent coups de brosse dans les cheveux. Le frisson de mes jambes nues dans le lit froid. Paul venant me réchauffer après avoir regardé l'édition de minuit sur une chaîne d'information. Le micro réveil presque agréable. Et de nouveau l'abandon délicieux.

Tout était comme la veille.

Jusqu'à ce moment.

À quatre heures zéro trois, en atteste l'affichage digital de mon radio réveil, j'ouvre un œil.

Tiens.

Les rares fois où je m'éveille la nuit, c'est que j'ai fait un rêve trop intense. Un cauchemar duquel j'ai un besoin vital de sortir. Car si mon double onirique est en danger dans un quelconque scénario absurde - ils le sont immanquablement - je prends toujours le dessus et me raisonne. C'est un rêve. Sors de là ! Réveille-toi ! Et de fait, je sors, hébétée et haletante de cette aventure nocturne, évitant toujours une mort certaine et atroce.

Mais non. Je n'étais pas au milieu des loups. Ni poursuivie par un chasseur. Pas de chute libre du haut d'une falaise. Ma vie n'était pas en danger. Je dormais. Tout simplement.

Bizarre..

Seraient-ce les ronflements de Paul ? Non. Rien à signaler de ce côté. Il est d'ailleurs tellement silencieux que je pose une main fébrile sur son dos pour vérifier sa respiration. Une fois rassurée sur ce point, je reprends le cours de mes réflexions.

Ce doit être un bruit qui m'a réveillée... Quelqu'un essaie de s'introduire chez nous ! Peut-être y est-il déjà... Je déglutie lentement, imperceptiblement, et

retiens mon souffle. À l'affût des pas de cet agresseur imaginaire qui veut nous assassiner dans notre sommeil. J'attends plusieurs minutes, m'accordant quand même quelques respirations, les plus silencieuses possibles. Mais les seuls bruits perceptibles proviennent des rares voitures sur le boulevard.

Je me raisonne. Allez, peu importe la raison de ton réveil. Rendors-toi, c'est tout.

Quatre heures dix-huit.

La recherche de la cause de mon réveil m'a déjà coûté quinze précieuses minutes de sommeil.

Je fais partie de cette catégorie de personnes qui aiment tout quantifier. Cela me rassure. J'aime calculer tous les matins, mon temps de repos. En dessous de sept heures, je suis insatisfaite. Et commence la journée déjà fatiguée.

Alors, à quatre heures vingt, je me lance dans un exercice de mathématiques improbable. Si je m'endors maintenant, et que mon réveil sonne à sept heures trente comme d'habitude, j'aurais dormi sept heures quarante environ. Tout va bien ! Je serai largement endormie d'ici quarante minutes.

Quatre heures vingt deux.

Mes élucubrations arithmétiques m'ont encore fait perdre deux minutes. À ce moment précis, je suis encore sûre que c'est juste un petit incident de parcours, que tout va rentrer dans l'ordre. Cela m'arrive parfois d'ouvrir un œil hagard sur la pénombre de ma chambre, de constater qu'il fait nuit et de me jeter de nouveau dans les bras de Morphée avec ce sentiment jouissif de retrouver un amant.

Je ferme les yeux, évitant les minutes qui s'égrènent impitoyablement sur mon radio réveil.

Je décide alors d'adopter ma position d'endormissement fétiche. Sur le flanc gauche, la jambe gauche - celle du dessous - tendue, le genou droit - celui qui est au dessus - replié à hauteur de ma poitrine, le buste en torsion vers l'avant, le bras gauche - celui du dessous - perpendiculaire au corps et le bras droit replié contre mon buste, la paume de ma main venant se poser sous mon menton. Une vraie figure de danse contemporaine. Posture étrange, certes, mais qui me permet de m'endormir dans les trois minutes qui suivent.

Sauf que trois minutes plus tard - ou en tout cas ce qui m'a semblé une éternité car je boude toujours l'écran analogique - je suis toujours là, bien éveillée, l'esprit en ébullition.

Je me retourne donc, constatant qu'effectivement, plus de sept minutes se sont écoulées.

Quatre heures vingt-neuf.

Je décide d'abandonner, de ne plus rien essayer.

Je passe le reste de la nuit, à me retourner dans un sens, dans l'autre. Pensant à mille choses que j'ai à faire, au travail et à la maison. Dressant des listes par catégories.

Je crains aussi un peu de réveiller Paul tout en jalousant son sommeil tranquille, sa respiration régulière, que mes soupirs et mes gesticulations ne perturbent en rien.

La dernière fois que j'ai regardé l'heure, il était six heures dix-sept.

Horreur, mes calculs indiquaient là un déficit de sommeil de plus d'une heure quinze.

Après, je ne sais plus.

Ce qui est certain, c'est qu'à sept heures trente, quand j'ai entendu une voix de femme annoncer qu'il faisait trois degrés à Aurillac, un peu en dessous des normales saisonnières précisait-elle, j'avais l'impression désagréable d'avoir tout juste réussi à me rendormir.

C'est là que ça a commencé.

La galaxie de mes nuits s'est peu à peu ponctuée de trous noirs qui allaient devenir de plus en plus vastes et de moins en moins sombres au fur et à mesure que mes yeux s'habituaient à l'obscurité.

C'était le premier jour du reste de mes nuits.

Mais de cela je n'en avais encore aucune idée.

II.

Ce premier incident a été rapidement mis de côté dans l'effervescence de la journée du lendemain. À la lumière du jour, j'ai tout relativisé. Certes, cela ne m'était jamais arrivé, mais je m'étais souvenue entre temps que j'avais bu un café assez tard dans la journée. Associant l'effet à la cause sans me poser plus de questions, je prenais note pour moi-même de ne pas renouveler une telle erreur. Et je remisais cette mésaventure très loin de mes préoccupations du moment.

Le soir même je retrouvais plusieurs amis proches, le petit groupe d'intimes avec qui j'avais fait mes études, pour boire un verre. On dit toujours 'un verre' mais nous finissons systématiquement par vider plusieurs bouteilles de vin, autour d'interminables débats dont les sujets évoluent au fil des ans.

Une décennie plus tôt, jeunes étudiants idéalistes, nous refaisions le monde lors de ces soirées qui duraient jusqu'à l'aube, dans le nuage des fumées de nos cigarettes. Le Moyen-Orient, la montée de l'Extrême droite en Europe, la laïcité. Débats souvent rhétoriques, le genre de choses qu'on nous apprenait à faire à l'école.

Puis, le temps - plus d'une quinzaine d'années - a eu raison de ces grandes joutes oratoires. Nous avons tous arrêté de fumer. Nous avons bravé les tempêtes sentimentales, fêté les ascensions professionnelles, célébré les unions sacrées et présenté nos hommages à la descendance qui arrivait depuis quelques années chez certains. Nos discussions tournaient désormais autour des restaurants à la mode, des dernières sorties culturelles, des relations amoureuses, de notre insatisfaction chronique par rapport à nos métiers respectifs. Les parents finissaient généralement entre eux, à parler de leur progéniture.

Cette fois, c'est moi qui ai rejoint un Paul vrombissant dans la chambre. Il était allé regarder un match de ligue des champions chez un ami et avait dû boire plusieurs litres de bière. Ébauchant un sourire indulgent, attendrie par cette vision de l'homme abandonné dans le sommeil du juste, sur le dos, la bouche entrouverte, je suis entrée dans le lit et lui ai caressé les cheveux. À bonne distance tout de même. Il exhalait un peu trop ce mélange de bière et de tabac caractéristique de ces soirées, pour que je daigne m'approcher plus.

J'étais tellement fatiguée de ma nuit précédente et assommée par le vin rouge que, loin d'être gênée par les ronflements, je m'en trouvais au contraire bercée et